

THEATRE DES CELESTINS

comédie de lyon

Directeur
JEAN MEYER

Directeur de la scène
RENÉ MONIEZ

Régisseur général
HENRI VART

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
Josiane BERTHAUD

THEATRE
DES
CELESTINS

Maquette : HERVÉ MILON
Impression : COMIMPRIM

2028 W 128

THEATRE DES CELESTINS

comédie de lyon

saison 1979-1980

Mademoiselle JULIE

d'August Strindberg



L'influence d'Antoine, considérable en France à l'époque naturaliste, fut peut-être plus grande encore à l'étranger et particulièrement en Scandinavie où Strindberg, Ibsen et Björnson la subirent avec reconnaissance.

« Mademoiselle Julie » fut créée au Théâtre libre le 16 janvier 1893. Antoine fit insérer dans le programme l'admirable préface de Strindberg. Nous ne pouvions mieux faire que de l'imiter. Tout y est dit.

J. M.

Mademoiselle JULIE

A notre époque, où la pensée rudimentaire, incomplète, qui est le fait de l'imagination, semble vouloir évoluer vers la réflexion, l'enquête, la mise à l'épreuve, j'ai supposé que le théâtre, de même que la religion, était sur le point d'être abandonné, telle une forme d'expression prête à s'éteindre et qu'il ne nous serait plus possible d'apprécier, faute des conditions nécessaires. Cette hypothèse se trouve confirmée par la crise du théâtre qui sévit actuellement dans toute l'Europe et par le fait que dans les pays où sont nés les plus grands penseurs de notre temps, c'est-à-dire l'Angleterre et l'Allemagne, l'art dramatique est mort, comme la plupart des beaux-arts.

Dans cette pièce, je n'ai pas essayé de créer quelque chose de neuf – cela est impossible – j'ai seulement tenté de moderniser la forme d'après les exigences que, selon moi, les hommes de notre temps doivent poser à l'art du théâtre. A cette fin, j'ai choisi un sujet, ou je me suis laissé séduire par un sujet, qu'on peut dire étranger aux luttes partisans d'aujourd'hui, puisque le problème de la grandeur ou de la décadence, le conflit du haut et du bas, du bon et du mauvais, de l'homme et de la femme est et restera d'un intérêt durable. J'ai pris ce sujet dans la vie et tel que je l'ai entendu relater il y a quelques années. L'événement fit alors sur moi une impression profonde. C'est pourquoi j'estimai qu'il pouvait convenir pour une tragédie ; car si nous ressentons encore une impression tragique au spectacle de la ruine d'un homme heureux, nous la ressentirons d'autant plus devant celle de toute une race.

J'ai donné plusieurs explications à la triste destinée de Mademoiselle Julie : les instincts profonds de sa mère ; l'éducation erronée que lui a donnée son père ; sa propre nature et la puissance de suggestion que le fiancé exerce sur un cerveau faible et dégénéré ; puis, dans l'immédiat l'atmosphère de fête qui règne pendant la nuit de la Saint-Jean ; l'absence du père ; les règles ; le soin dont elle a entouré les bêtes ; l'influence excitante de la danse ; la nuit ; le pouvoir érotique des fleurs ; et enfin le hasard qui enferme les deux protagonistes dans une chambre secrète et l'audace de l'homme surexcité.

Je me félicite de cette multiplicité de mobiles comme d'une chose en accord avec notre temps. Si d'autres l'ont fait avant moi, je me féliciterai de ne pas avoir été le seul à proférer mes paradoxes – car tel est le nom qu'on donne à toutes les découvertes nouvelles.

L'âme de mes personnages (leur caractère) est un conglomérat de civilisations passées et actuelles, de bouts de livres et de journaux, des morceaux d'hommes, des lambeaux de vêtements de dimanche devenus haillons, tout comme l'âme elle-même est un assemblage de pièces de toutes sortes. Et j'ai aussi montré comment ces caractères se sont formés, en laissant celui qui est faible voler les mots au plus fort, et les répéter, en laissant les esprits emprunter des « idées », des suggestions comme on dit, les uns chez les autres.

Mademoiselle Julie est un caractère moderne – non que la femme à moitié femme seulement, celle qui hait l'homme, n'ait existé de tous temps : mais on vient de la découvrir, elle s'est mise en avant et elle fait du bruit. La demi-femme est un type qui se fraie une voie, qui se vend pour le pouvoir, les décorations, les distinctions et les diplômes, comme elle le faisait autrefois pour de l'argent : témoignage d'une décadence. Ce n'est pas une bonne espèce, car elle n'a aucune résistance, mais elle ne s'en reproduit pas moins, en reconduisant sa misère de génération en génération ; et des hommes dégénérés semblent inconsciemment faire leur choix parmi elles, de sorte qu'elles se multiplient et donnent naissance à ces êtres au sexe indéterminé pour lesquels la vie est une souffrance mais qui finissent heureusement par succomber, soit en raison de leur désaccord avec la réalité, soit à cause du déchaînement de leurs instincts contrariés, soit enfin lorsqu'ils voient déçu leur espoir d'égaler l'homme. Le type est tragique, qui nous offre le spectacle d'une lutte désespérée contre la nature, tragique comme cet héritage romantique que dilapide en ce moment le naturalisme, lequel ne s'intéresse qu'au bonheur. Mais pour le bonheur il faut des espèces bonnes et fortes.

Jean a du respect pour Mademoiselle, mais il a peur de Christine. C'est que Christine connaît ses dangereux secrets. Il est assez insensible pour ne pas laisser les événements de la nuit troubler ses projets d'avenir. Avec la grossièreté de l'esclave et l'insensibilité du maître il peut voir couler le sang sans s'évanouir. C'est pourquoi il sortira du combat indemne et sera probablement hôtelier ; et s'il n'atteindra peut-être jamais lui-même à la dignité de comte roumain, son fils passera le baccalauréat et deviendra peut-être bailli.

Jean donne d'ailleurs des renseignements assez importants sur la conception que les classes inférieures ont de la vie, vue d'en bas, mais seulement lorsqu'il dit la vérité, ce qu'il ne fait pas souvent, car il dit plus volontiers ce qui lui est favorable que ce qui est vrai. Quand Mademoiselle Julie suppose que les gens des classes inférieures sentent le poids des classes supérieures peser lourdement sur eux, Jean acquiesce, son intention étant de se rendre sympathique, mais il rectifie dès qu'il s'aperçoit qu'il a avantage à se distinguer du commun.

Non seulement Jean se trouve être un homme qui s'élève, il est aussi supérieur à Julie parce qu'il est un homme. Sexuellement, c'est lui l'aristocrate grâce à sa force virile, ses sens plus évolués et son esprit d'initiative. Sa seule infériorité tient au milieu social dans lequel il vit encore et qu'il quittera sans doute en même temps que la livrée.

Que Jean ait une âme d'esclave, cela paraît dans le respect qu'il marque au comte (les bottes) et dans les sentiments de superstition qu'il voue à la religion ; mais s'il révère le comte, c'est plutôt parce que celui-ci occupe un poste auquel il aspire ; ce respect demeure vivant lors même qu'ayant conquis la fille de la maison il s'aperçoit qu'il n'y a rien que le vide derrière cette belle façade.

Je ne crois pas qu'un amour « plus élevé » puisse naître entre deux âmes de qualité si différente et c'est pourquoi je laisse Mademoiselle Julie travestir le sien en protection ou en excuse ; et je laisse Jean supposer que son amour pourrait naître si les conditions sociales étaient autres. Je pense qu'il en est de l'amour comme du jacinthe qui doit prendre racine dans la nuit avant de pouvoir fleurir. Ici, il grandit et fleurit et porte son fruit tout de suite, et c'est la raison pour laquelle la plante meurt si vite.

L'action est supportable et comme elle ne touche au fond que deux personnages, je m'en suis tenu à eux en ne faisant entrer qu'un personnage secondaire, la cuisinière, et en laissant l'âme malheureuse du père flotter sur le tout. Je l'ai fait parce que j'ai cru remarquer que pour les hommes d'aujourd'hui c'est le déroulement psychologique qui

importe ; nos esprits curieux ne se contentent pas de voir qu'il se passe quelque chose, ils veulent aussi savoir comment. Nous voulons voir les fils, la machinerie, explorer la boîte à double fond, toucher l'anneau magique pour trouver le sommeil, glisser un regard dans les cartes pour voir qu'elles ont bien été truquées.

Pour ce qui est de l'aspect technique de la composition, j'ai essayé de supprimer la répartition en actes. Notre capacité d'illusion faiblisant, nous aurions pu être gênés par les entr'actes, au cours desquels le spectateur a le temps de réfléchir, donc de se soustraire à l'influence suggestive de l'auteur-magnétiseur.

Le ballet que j'ai introduit n'aurait pu être remplacé par une scène dite populaire, car les scènes populaires sont toujours mal jouées, où une foule de clowns veulent saisir l'occasion de faire rire et de rompre ainsi l'illusion.

J'ai fait une tentative. Si elle est manquée, nous aurons le temps de recommencer.

August Strindberg

Du 1^{er} au 14 octobre 1979

Mademoiselle Julie

Décor et costumes de Georges Wakhevitch

Mise en scène de Jean Meyer

avec

<i>Mademoiselle Julie</i>	Yolande FOLLIOT
<i>Jean</i>	Jean-Pierre ANDREANI
<i>Christine</i>	Agnès CHENTRIER
<i>Femmes de chambre</i>	Catherine GENTY
	Lise LANOË
	Nicole MARTIN
<i>Valets</i>	Joseph BELLEKENS
	Jean-Paul MORILLON
	Emmanuel NATHAN

Il n'y aura pas d'entr'acte